

# DESTIN, DESTINÉE, VOCATION

(1)

Après avoir évoqué l'arrière-fond culturel de notre question, je propose maintenant de clarifier la signification de trois mots que je présenterai dans leur complémentarité. Il arrive que nous en confondions certains (comme 'destin' et 'destinée') ou que nous ayons une conception restrictive de certains autres (comme 'vocation', souvent réservé à des êtres d'exception et au monde religieux). Ici, je m'en tiens à une approche anthropologique ou philosophique, réservant la dimension théologique au deux dernières rencontres.

## 1 – Destin et destinée

La signification de ces deux termes est souvent comprise comme étant très proche, sinon équivalente. En témoigne *Le Robert* qui définit le destin comme « puissance qui, selon certaines croyances, fixerait de façon irréversible le cours des événements » ou bien comme « le cours de l'existence considéré comme pouvant être modifié par celui qui la vit », alors qu'il définit la destinée comme « le destin particulier d'un être » ou « sort de quelque chose ». Selon ces définitions, la parenté de ces deux termes est très grande, si bien que l'on pourrait les utiliser indifféremment. Dans certaines langues, le même terme sert d'ailleurs à désigner les deux réalités, comme *destino* en italien ou *Schicksal* en allemand. L'anglais utilise bien deux mots, *fate* et *destiny*, mais leur signification semble interchangeable, même si l'étymologie du premier (*fate*) renvoie au *fatum* latin (qui renvoie à la fatalité). Pourtant, malgré leur grande proximité sémantique, ces deux termes recouvrent deux visions de l'existence qu'il vaut la peine de distinguer, même si leur ambivalence n'est pas sans signification.

Pour préciser cette différence, partons d'une citation qui me paraît très éclairante : « enfermés dans ce que nous pensons être dans la prison du destin, nous nous affrontons à l'idée douloureuse d'une vie sans destinée. Alors que le destin au sens classique du *fatum* désigne une nécessité anonique (= sans règle, imprévisible) et indifférente aux attentes de l'homme, la destinée est personnelle et unique. Elle suppose un avenir ouvert et la possibilité d'infléchir le sens du destin selon une direction propre à chacun »<sup>1</sup>.

### a) le destin et ses figures

Parler de destin, c'est donc dire que nous n'avons pas de prise sur notre histoire, que « tout est écrit » d'avance concernant notre devenir. Rien de neuf ne peut intervenir. Selon une remarque du philosophe Louis Lavelle, cela consiste à affirmer que « l'avenir est par avance assimilé au passé. [...] L'idée de possibilité disparaît, puisqu'un seul possible se réalisera et qu'il se réalisera nécessairement », ce qui est la définition même du fatalisme<sup>2</sup>. Autrement dit, notre avenir est déterminé et nous ne pouvons que nous y résigner.

Or, selon les auteurs de *La défaite de la volonté*, plusieurs éléments inclinent notre culture à croire en l'existence d'un destin. Le premier se trouve dans le rôle que nous attribuons à *l'inconscient* selon lequel nous serions voués à la répétition dans nos manières d'être ; nous avons peu de prise sur les forces souterraines qui agissent au plus profond de nous ; ce que nous pouvons faire de mieux, c'est de vivre avec nos névroses. Débarrassés de nos illusions par un travail sur nous-mêmes qui nous met face à nos conditionnements psychologiques, il nous reste à « endurer le fardeau de l'existence ». La seconde figure du destin se trouve dans l'importance que nous attribuons au rôle des *gènes*. Inutile d'insister sur la place que tient la biologie dans notre société, pas seulement dans sa dimension scientifique, mais aussi dans son influence sur notre conception de la vie. Comme l'écrivent nos auteurs, « une forme de réductionnisme génétique est à l'œuvre, où tout le bonheur ou le malheur de l'individu semble être relié à l'expression du programme génétique » (p. 124). Pensons à l'angoisse

1 Jacques Arènes et Nathalie Sarthou-Lajus, *La défaite de la volonté. Figures contemporaines du destin*, Seuil, 2005, p. 12-13.

2 Louis Lavelle, *Du temps et de l'éternité*, Aubier, 1945, p. 270.

des maladies génétiques qui « occupe tout le paysage » (p. 125) dans le processus de la gestation. Enfin, dans une société où l'ascension sociale semble bloquée, nous sommes très sensibles aux *déterminismes sociaux*. Beaucoup ont l'impression que la vie ressemble à une loterie « clivant le monde dès la naissance de chaque être entre ceux qui sont 'bien' lotis et ceux qui sont 'mal' lotis » (p. 141) : pensons à tous les débats sur l'orientation et la réussite scolaire ainsi que l'accès à certains métiers. De plus, au plan individuel, nombre de destins sont marqués par une maladie qui bouche brutalement l'horizon ou par des événements imprévus et parfois récurrents qui viennent contrecarrer les projets. Malgré leurs efforts ou leurs capacités, certaines personnes n'arrivent pas à « s'en sortir ».

L'analyse précédente, qui date de 2005, me semble toujours pertinente. J'ajoute un autre élément emprunté à Hartmut Rosa, qui s'est fait connaître par son ouvrage sur l'accélération comme phénomène majeur de la modernité : son analyse consiste à tirer toutes les implications de ce que nous observons tous, à savoir que tout devient plus rapide, au point que, comme on l'a remarqué, nous sommes condamnés à courir aussi vite que possible pour rester à la même place ! En ce sens, le mot crise que nous utilisons pour désigner notre situation est trompeur parce que le propre d'une crise est d'être le moment décisif où se résout une difficulté qui se trouve donc reléguée derrière nous quand la crise est passée, alors que nous vivons dans une situation problématique permanente dont nous ne sortons pas. Nous sommes constamment dépassés par les événements et donc « nous avons le sentiment de ne plus avoir aucune prise sur le cours de l'histoire »<sup>3</sup> ; en conséquence, la crise dans laquelle nous sommes plongés consiste en « *ce qu'il n'y a plus rien à décider* »<sup>4</sup>. Voilà une autre figure du destin.

Enfin, la pandémie est la dernière figure du destin qui vient de s'abattre sur l'humanité, avec ses effets pathologiques aléatoires et ses répercussions économiques parfois dramatiques. Mais il ne faudrait pas oublier les peuples embarqués malgré eux dans des conflits sans fin ou enfermés dans des cycles de pauvreté.

On aura remarqué que ces figures concernent la totalité de notre existence, même si les unes ont une dimension plutôt individuelle (inconscient, gènes) et les autres une dimension plutôt collective (déterminismes sociaux, accélération de l'histoire), la pandémie combinant les deux dimensions. Cela signifie que nous ne pouvons pas considérer nos histoires individuelles isolément de leur contexte social. Bien plus, on peut dire que nos histoires sont « enchevêtrées » : « chaque histoire de vie, écrit P. Ricœur, loin de se clore sur elle-même, se trouve enchevêtrée dans toutes les histoires de vie auxquelles chacune est mêlée. En un sens, l'histoire de ma vie est un segment de l'histoire d'autres vies humaines, à commencer par celle de mes géniteurs, en continuant par celle de mes amis et, pourquoi pas, de mes adversaires »<sup>5</sup>. Pour le dire autrement, nos vies sont interdépendantes, même si chacun conserve sa part d'initiative.

Reste à savoir si ce qui nous est apparu comme des figures du destin ne peut pas être compris autrement, s'il est vrai que, « comme un filet que l'on se tisse soi-même, la croyance au destin fait partie du destin lui-même. Il s'agit pour nous de ne pas conférer trop d'existence à ces fils qui pourtant nous tissent »<sup>6</sup>. C'est tout l'enjeu de la perspective ouverte par l'idée de destinée.

### **b) la destinée ou l'appropriation de notre histoire**

En évoquant l'ambivalence des termes destin/destinée, et en affirmant que « la croyance au destin fait partie du destin lui-même », je laissais déjà entendre que ce qui entre en ligne de compte, ce ne sont pas seulement des éléments objectifs qui façonnent l'histoire de chacun, mais qu'interviennent également nos attitudes subjectives : alors, le destin peut prendre la figure de la destinée.

Ce n'est sans doute pas un hasard si, dans son analyse de la destinée, Romano Guardini (théologien allemand qui croisait philosophie et théologie dans sa réflexion - † 1968), reprenait à sa manière des éléments que j'ai fait figurer sous la rubrique du destin<sup>7</sup>. En effet pour cet auteur, la destinée est faite d'abord de nécessité, qui renvoie entre autres aux « lois psychologiques, biologiques, socio-

3 Myriam Revault d'Allonnes, « Comment la crise vient à la philosophie », dans *Esprit*, mars-avril 2012, p. 116.

4 Hartmut Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*, Découverte/Poche, 2013, p. 333. Italiques de l'auteur. L'épidémie du coronavirus a révélé le court-termisme de notre société.

5 Paul Ricœur, « Approches de la personne », dans *Lectures 2. La contrée des philosophes*, Seuil, 1992, p. 220.

6 J. Arènes et N. Sarthou-Lajus, *op. cit.*, p. 233.

7 Rappelons-nous que c'est le même mot, *Schicksal*, qui signifie destin et destinée en allemand.

logiques et celles, quelles qu'elles soient, qui peuvent être constatées par une recherche sur le mouvement de l'histoire humaine »<sup>8</sup>. Elle est également constituée par un ensemble de faits où « mon initiative agissante et créatrice s'objective sans cesse (= se transforme en objets). Plus je vieillis, plus le domaine de ma vie renferme de faits : résolutions, paroles, actions, créations ; d'autant plus solide devient leur cohésion et d'autant plus grande la difficulté de les maintenir en mouvement ou de les rompre » (p. 152) ; chacun « doit assumer la responsabilité de ce que ses actions ont provoqué, les faits qu'il a accomplis et accumulés » (p. 154). Enfin, intervient le hasard, qui « déconcerte quant au sens de la vie », et dans lequel peut se révéler « quelque chose de confus, voire de perfide et de méchant » (p. 157). Voilà ce que l'on peut appeler le versant objectif de la destinée et qui s'apparente au destin.

Cependant, ajoute notre auteur : « la destinée est d'abord ce qui arrive. Toutefois ce qui arrive ne vient pas seulement de l'extérieur, mais aussi de l'intérieur ; et non seulement des choses, mais de l'homme »<sup>9</sup>. Autrement dit, « jusqu'à un certain degré, il n'arrive à un être humain rien de fortuit, mais ce qui est en rapport avec sa nature », et « celle-ci fait qu'il se comporte de façon caractéristique à l'égard des événements extérieurs et les influence par là »<sup>10</sup>. Il est un fait que chacun « est plus ou moins sensible à des influences extérieures déterminées et complètement insensible à d'autres. Elle le met en affinités électives avec des personnes, des conditions, des situations déterminées et favorise par là des rapports et des événements correspondants, tandis qu'il demeure indifférent à d'autres ou s'en détourne comme lui étant hostiles » (Id.). Il suffit de nous interroger sur nos relations (avec quel genre de personnes devenons-nous amis ?), sur la façon dont nous sommes perçus (« j'ai l'impression que les gens aiment se confier à moi » me disait quelqu'un) ; ou bien, nous disons parfois de quelqu'un : « il lui arrive toujours des histoires » (certains n'en finissent pas de répéter les mêmes erreurs). On peut donc dire que « je suis moi-même ma destinée. Sans cesse mon être vivant accomplit des lois, réalise des 'faits', et des hasards se produisent en lui. Sans cesse, je contribue à déterminer ce qui vient à moi avec une apparente objectivité ; parmi les possibilités de l'événement, j'en choisis quelques-unes, les appelle et les dirige. Ainsi, la destinée est ce qui, parti du monde étranger, arrive sur moi ; ce qui m'assaille, venu d'un domaine hostile ; mais, d'autre part, c'est aussi ce qui a des affinités avec moi et même m'appartient en propre » (p. 165).

*La prochaine fois, je terminerai ces remarques sur la destinée et parlerai de la vocation*

---

8 Romano Guardini, *Liberté, grâce, destinée*, Seuil, 1957 (1949), p. 149.

9 Id., *Le monde et la personne*, Seuil, 1959 (1955), p. 206.

10 Id., *Liberté, ...*, p. 160. Le philosophe Jean Guitton disait que si l'on glisse une fois sur une peau de banane, c'est à cause de la peau de banane, mais que si l'on glisse plusieurs fois, cela vient de nous (nous sommes maladroits ou distraits).